



ÉDITIONS Charles Léopold Mayer



## L'ARCHIPEL HUMAIN

### Vivre la rencontre interculturelle

PHILIPPE PIERRE ET MICHEL SAUQUET  
Préface de Michel Wieviorka

Un projet de société interculturelle qui place, au centre de sa dynamique, la rencontre comme régime de vérité.

« Voir le monde sous d'autres angles ! »

Philippe Pierre et Michel Sauquet

Mots clés : Hybridation, Métissage, Créolisation, Renversement des perspectives, Rencontre interculturelle.

*Votre livre, L'Archipel humain. Vivre la rencontre interculturelle, invite à changer de perspective. A opérer un renversement. Nos sociétés seraient par essence hybrides, et depuis toujours, mais elles ne le sauraient pas ! Pouvez-vous nous en dire plus ?*

Nous sommes sensibles à cette idée de *renversement* de perspective mais méfions-nous de la notion d'hybridation quand elle a la prétention de tout expliquer<sup>55</sup>.

Nous préférons parler de créolisation plutôt que d'hybridation ou de métissage. En cela, nous voulons échapper à la logique d'abord binaire de l'hybride (mi cela et mi cela) pour ouvrir à une perspective tierce et enchevêtrée. « Autrement dit, ni thèse, ni antithèse, ni synthèse, mais hypothèse... » comme le dit très bien Gabrielle Halpern<sup>56</sup>.

La notion d'hybridation est trompeuse car « tout mélange suppose l'existence de substances supposées "pures" qui, existant indépendamment, séparément, viennent ensuite se combiner. L'idée de pureté hante donc la notion de culture, et il vaut mieux en être conscient si l'on veut résister à un certain nombre de dérives »<sup>57</sup>. L'explication en termes d'hybridation doit faire sienne ces trésors de la recherche en philosophie et en sciences sociales que sont les figures du rhizome avec Gilles Deleuze et Félix Guattari (1980), de la relation et de la créolisation avec Édouard

---

<sup>55</sup> : Gabrielle Halpern, *Tous centaures ! Éloge de l'hybridation*, Le Pommier, 2020, p. 14. Le centaure signifie « bâtard, de sang mélangé » hybride, car provenant de deux espèces différentes. La créolisation ouvre à davantage de branchements et de bricolages.

<sup>56</sup> : Gabrielle Halpern, *Tous centaures ! Éloge de l'hybridation*, Le Pommier, 2020, p. 15.

<sup>57</sup> : Bernard Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Armand Colin, 1998.

Glissant (2009), des mouvements d'une oscillation avec François Laplantine et Alexis Nouss (1997), du manteau d'Arlequin avec Michel Serres (1994), de série de branchements avec Jean Loup Amselle (2001), de la reliance avec Edgar Morin (2004), de l'importance d'un texte et de la compréhension de soi comme interprétation avec Paul Ricœur (2004) ou encore de « bulles » humaines vulnérables dans les mouvements de « l'écume » avec Peter Sloterdijk (2006)<sup>58</sup>.

Opérer un *renversement*... dites-vous ? Pour bien appréhender la nature des contacts humains, l'interculturaliste doit être, en quelque sorte, un bon diplomate, quelqu'un capable de transiter entre des mondes différents, capable d'accéder à plusieurs regards, de se sentir *en résonance* avec les constitutions affectives d'autrui, de compatir. Il décide de voir de la perspective de l'autre. Son effort n'est pas de voir l'autre à partir de ses concepts et son vécu. Il y a alors une rencontre, qui conduit chacun à sortir de soi-même. A ne pas voir l'autre mais voir à partir de son regard.

Eduardo Viveiros de Castro invite à engendrer un « *sympathos* », ce qui nous permet de voir l'autre d'une façon plus profonde que le « *dialogos* »<sup>59</sup>. Son étude des pensées amérindiennes le conduit à ne pas vouloir reproduire mais explorer : « au lieu de chercher dans l'autre ce qu'il a de commun avec nous, de le cadrer dans nos concepts, dans notre logos, dans nos édifices (métaphoriques et non-métaphoriques), de chercher l'unité dans la diversité ; on cherche plutôt à mettre en lumière par la pensée des autres ce qui était invisible à nous et en nous, lorsque nous pensions avec nos propres concepts ».

Lorsque l'on se demande « quelles représentations du monde se font les différents peuples ? », ce qui est la question multiculturaliste, Eduardo Viveiros de Castro remarque que l'on étalonne ces représentations, et l'on évite l'enjeu majeur de la question : le terme « monde ».

Le relativisme occidental pose toujours un monde pré-établi, des « choses-même », une donnée immuable, auquel on donne bien souvent le nom de Nature, et dont les Cultures seraient des versions, des « phénomènes », à jamais éloignés et toutes erronés. Changer de perspective vient illuminer une réalité toute autre que la nôtre, une autre ontologie, une autre métaphysique.

*Un autre exemple de renversement de perspective utile aux recherches interculturelles est donné, dans votre ouvrage, par le travail de Gilbert Simondon.*

Oui. Ses écrits amènent à souligner que l'être culturel n'est qu'en devenant. Il *prend* forme. L'essentiel est alors d'explorer l'opération de prise de forme culturelle elle-même. Cela invite à renverser le rapport que nous faisons traditionnellement entre culture (comme cadre primaire de socialisation) et *potentiel* individuel d'existence<sup>60</sup>. Communément, la culture donne empreinte comme un moule, comme dans les travaux de Geert Hofstede en management interculturel. Dans cette conception, les actions réalisées par l'individu se substituent les unes aux autres sous l'effet du remplacement et, en définitive, de la négation. La culture, chez Gilbert Simondon, serait davantage à considérer comme un moule qui agit comme une limite à des transformations, à des déformations. Étudier la culture reviendrait à étudier un champ de forces et les propriétés positives qui permettent à l'individu d'être « déformé » sans forcément évacuer l'existant. Le travail de Gilbert Simondon aide à souligner combien la culture est à appréhender dans la réalité d'un *acte relationnel* : « en tant qu'il est « plus qu'un », l'individu se dérobe à une entreprise de

<sup>58</sup> : Jean-François Chanlat et Philippe Pierre, *Le management interculturel. Évolution, tendances et critiques*, EMS, 2018.

<sup>59</sup> : Eduardo Viveiros de Castro, *Métaphysiques cannibales*, Presses Universitaires de France.

<sup>60</sup> : « C'est tout le sens de la critique que Gilbert Simondon adresse à la dialectique, qui ne sait voir que des moments là où il s'agit de discerner des phases et fait du négatif le moteur logique de l'être, incapable de percevoir la richesse de la tension préindividuelle entre des potentiels physiques incompatibles sans être opposés » (Muriel Combes, *Simondon. Une philosophie du transindividuel*, Editions Dittmar, 2013, p. 43).

qualification qui, en l'assignant définitivement à son identité, l'enfermerait en lui-même, et l'empêcherait d'entrer en relation avec d'autres et de développer à travers les opérations activées par cette mise en relation »<sup>61</sup>.

La tradition du management interculturel privilégie, on l'a dit, la conscience réflexive de l'individu comme fondement de l'organisation sociale et la culture comme cadre fort de conditionnement ou de détermination de cet individu réflexif. Pour Gilbert Simondon, Gilles Deleuze ou Félix Guattari, les subjectivités sociales sont toujours au-dessus ou en dessous du niveau de l'individu, composant et décomposant des collectivités de toutes sortes. Le grand mérite de ces auteurs est d'avoir fait voir des configurations pensantes sans les relier avec la subjectivité constituante (identité individuelle) ni la froide objectivité causale et structurale (culture collective). C'est une approche qui privilégie les situations et leurs acteurs plutôt que les acteurs et leurs situations. La perspective est celle d'une topologie qui admet des forces qui ont des actions réciproques sans qu'elles ne communiquent nécessairement entre elles. Avec elle, c'est bien à une nouvelle définition de la culture que nous souhaitons ouvrir. La culture chez Geert Hofstede, figure de l'interculturel, c'est ce qui se terre en deçà de l'expression, forme nos représentations (individuelles/collectives) et subsiste comme monde exprimé, hors du sujet qui l'exprime. Une essence pure qui existe indépendamment de son effectuation spatio-temporelle. Une des erreurs culturalistes est de postuler que l'esprit préexiste à ses contenus et n'a pas besoin de l'expérience du sensible pour se constituer. Mais une culture peut-elle avoir autant de sens qu'il y a d'individus qui s'emparent d'elle ? Nous voulons plutôt lire ici la culture comme ce qui résiste à l'interprétation individuelle des signes.

On ne peut continuer de théoriser le management interculturel comme on le faisait avec une situation de travail dans laquelle les acteurs qui se font face, en contexte multiculturel, ont des attentes réciproques, différentes, des attentes clairement identifiées qui forment le contenu des rôles tenus par chacun, rôles rattachés eux-mêmes aux valeurs que les acteurs ont pu intérioriser. Le système est en quelque sorte bouclé et l'explication pauvre. Nulle imprévisibilité, nul état *catastrophique*. Paraphrasant Gilles Deleuze, on appellera « culture » le maximum d'affinité entre un signe et son sens, entre un phénomène empirique et sa condition interprétée. Nous appelons à concevoir la culture comme quelque chose *dans* ce qui arrive<sup>62</sup>. La cicatrice existait avant que l'individu ne connaisse de blessure. L'individu est lieu de l'incarnation de l'événement et les propos de nombre de managers interrogés dans nos enquêtes font écho à ce principe de rupture asignifiante du rhizome (comme peau en voie de cicatrisation) « qui peut être rompu, brisé en un endroit quelconque » et qui « reprend suivant telle ou telle de ses lignes et suivant d'autres lignes » comme dans les travaux de Gilles Deleuze et Félix Guattari. Leurs vies témoignent de ce beau texte de Julia Kristeva : « ne pas parler sa langue maternelle. Habiter des sonorités, des logiques coupées de la mémoire nocturne du corps, du sommeil aigre-doux de l'enfance. Porter en soi comme un caveau secret, ou comme un enfant handicapé – chéri et inutile -, ce langage d'autrefois qui se fane sans jamais vous quitter »<sup>63</sup>.

---

<sup>61</sup> : Muriel Combes, *Simondon. Individu et collectivité. Pour une philosophie du transindividuel*, PUF, 1999.

<sup>62</sup> : Gilles Deleuze, *Logique du sens*, Les Editions de Minuit, 1969.

<sup>63</sup> : Julia Kristeva, *Etrangers à nous-mêmes*, Gallimard, 1988, p. 27.